Bac blanc de français
Dissertation

Sujet A :
Œuvre : Montaigne, *Essais*, « Des Cannibales », I, 31 ; « Des Coches », III, 6
Parcours associé : Notre monde vient d'en trouver un autre.

« Devant l'Autre, Montaigne est incontestablement mû par un élan généreux : plutôt que de le mépriser, il l'admire ; et il ne se lasse pas de critiquer sa propre société. Mais l'autre trouve-t-il son compte dans ce manège ? On peut en douter. [...] L'autre n'est en fait jamais perçu ni connu. Ce dont Montaigne fait l'éloge, ce ne sont pas des « cannibales » mais de ses propres valeurs. » (Tzetan Todorov, Nous et les autres, 1989). Pensez-vous que Montaigne s'intéresse aux habitants du Nouveau Monde pour eux-mêmes ou pour défendre sa philosophie ? Vous répondrez à la question en vous appuyant sur les deux chapitres des *Essais* de Montaigne que vous avez lus.

Reformulation du sujet

Le sujet invite à se demander si Montaigne est véritablement « mû par un élan généreux » lorsqu'il évoque les « cannibales » dans ses *Essais* ou si « l'Autre » n'est pas en fait un grand perdant, à nouveau exploité, par le penseur, au service de « sa philosophie ».

On peut ainsi reformuler en se demandant de quoi Montaigne fait réellement « l'éloge » : des mœurs amérindiennes ou des valeurs humanistes ?

Une très bonne copie a proposé de « se demander si les *Essais* reflètent une exploration ou une exploitation de l'autre. » (copie P239)

On attend donc que le devoir propose une partie développant la thèse de Todorov selon laquelle le philosophe exploiterait finalement lui aussi les Amérindiens et une partie développant la thèse inverse (l'antithèse) selon laquelle l'Autre y « trouve[rait] » quand même « son compte ».

Méthode ! Selon votre point de vue, présentez en deuxième partie la thèse, l'opinion avec laquelle vous êtes d'accord. Votre avis correspond donc à l'antithèse.

Thèse Le plan pourrait donc montrer dans une première partie comment la civilisation amérindienne est mise au service de la pensée de Montaigne, premièrement parce que ses pratiques viennent rappeler des faits déjà présents dans les textes antiques, que le penseur chérit ; deuxièmement, parce que le mode de vie amérindien est « perçu » par notre humaniste comme une approbation de sa philosophie épicurienne de la modération ; troisièmement, parce que les Amérindiens servent à Montaigne à critiquer ses contemporains européens.

Antithèse Dans une autre partie, sans nier cette exploitation des Amérindiens au service de sa propre « philosophie », il s'agirait d'observer également comment la pensée de Montaigne se trouve, à son tour, mise au service de la civilisation amérindienne. Montaigne se met au service des Amérindiens premièrement en leur offrant son admiration pour leurs avancées techniques et artistiques, deuxièmement en vantant leurs qualités morales, troisièmement en leur donnant la parole afin de mettre également en avant leurs facultés intellectuelles.

Synthèse Enfin, le sujet pouvait proposer de dépasser l'opposition, suggérée par Todorov, entre exploration et exploitation, entre comportement « généreux » et attitude égoïste, pour mettre en évidence que personne, de « l'Autre », ni du philosophe, n'y « trouve son compte » et que « Montaigne est incontestablement mû par un élan » essentiellement pessimiste. Au-delà d'une *exploration* ou d'une *exploitation*, on assiste donc bien plutôt à une *déploration* de Montaigne, due, premièrement, au regret de ce que cette rencontre entre les mondes américain et européen n'ait pas eu lieu dans l'Antiquité ; deuxièmement, à la peine que lui cause le fait que la fraternité entre ces deux mondes ne soit jamais « perçu[e] ni « connu[e] » ; troisièmement, à la reconnaissance amère, par Montaigne lui-même, des limites d'un humanisme en lequel il a tant cru.

Le plan détaillé suivant propose un grand nombre d'exemples tirés des chapitres au programme. Dans une dissertation de baccalauréat, il n'est pas nécessaire de fournir plusieurs exemples par argument. Leur quantité dans ce corrigé ne doit vous permettre qu'à retrouver ceux que vous connaissez. (Les références des pages correspondent à la collection Classiques & Cie de l'édition Hatier.)

I. La civilisation amérindienne au service de la pensée de Montaigne
(en accord avec Todorov)
= **Exploitation des Amérindiens par Montaigne**

Pour aller dans le sens de Todorov, on peut montrer qu'effectivement, Montaigne se sert des Amérindiens pour « fai[re] l'éloge (…) de ses propres valeurs » et « mépriser » ses contemporains européens.

A. La civilisation amérindienne comme simple confirmation des textes antiques

Preuve : Le mode de vie des Amérindiens vient valider ce que disaient déjà les textes des Anciens.

Exemples :

- Montaigne rappelle que la polygamie est pratiquée « en la Bible ». Il cite plusieurs personnages comme « Léa, Rachel, Sara et les femmes de Jacob » et « leurs maris » (*Cannibales*, p.47). Il fait ainsi allusion aux patriarches bibliques Jacob et Abraham.
- Il rappelle également que l'antropophagie était pratiquée dans l'Antiquité, lorsqu'il évoque « Chrysippe et Zénon, chefs de la secte Stoïque, [qui] ont bien pensé qu'il n'y avait aucun mal de se servir de notre charogne à quoi que ce fût pour notre besoin, et d'en tirer nourriture » ou encore « nos ancêtres […] assiégés par César » qui mangèrent « les corps des vieillards, des femmes, et d'autres personnes inutiles au combat ». (*Cannibales*, p.37)
- Les Indiens semblent vivre selon le mythe de l'Âge d'or.

B. L'Autre comme approbation de l'épicurisme de Montaigne

Preuve : Les Amérindiens ont un mode de vie simple, s'accordent à l'idéal de médiocrité et de simplicité, à l'épicurisme de Montaigne. Ils se contentent du strict nécessaire.

Exemple : Montaigne se flatte de leur capacité à « savoir heureusement jouir de leur condition et s'en contenter » (*Cannibales*, p.39).

C. Les Amérindiens comme contre-exemples des Européens corrompus

Preuve : La réaction des Amérindiens aux mœurs européennes permet à Montaigne de dénoncer les inégalités sociales, l'avidité et la barbarie de sa propre civilisation.

Exemples :

- Les trois Indiens venus à Rouen constatent des inégalités sociales entre « des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités » et « leurs moitiés […] mendiants à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté ». Les Indiens sont surpris de voir que ces derniers ne prennent pas « les autres à la gorge » ou ne mettent « le feu à leurs maisons ».
- Certaines pratiques des Amérindiens sont peut-être barbares ou sauvages, mais elles ne le sont pas moins que certaines pratiques européennes, comme la torture ou les horreurs des guerres de Religion en France, « non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins et concitoyens, et, qui pis est, sous prétexte de piété et de religion » (*Cannibales*, p. 37).
- « Je ne suis pas marri que nous remarquons l'horreur barbaresque qu'il y a en une telle action [l'anthropophagie], mais oui bien de quoi, jugeant à point de leurs fautes, nous soyons si aveugles aux nôtres. Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort ». (*Cannibales*, p.37)
- Les Amérindiens eux-mêmes jugent les techniques de tortures portugaises une « vengeance (…) plus aigre que la leur » et, en raison de cette meilleure efficacité, se mettent à « quitter leur façon ancienne pour suivre celle-ci » (*Cannibales*, p.37)

Transition :

Certes, l'éloge des « cannibales » sert la philosophie de Montaigne. L'existence des Amérindiens, leur mode de vie si opposé aux mœurs occidentales permettent de renforcer en Montaigne son affection pour les Anciens qu'il chérit, de le conforter dans son propre idéal de modération et de critiquer sévèrement la société à laquelle il appartient. Cependant, les valeurs du philosophe sont aussi mises au service des habitants du Nouveau Monde. Son intérêt pour la civilisation amérindienne n'est pas uniquement « mû » par la quête d'une remise en question de sa propre société. Montaigne accorde une telle importance à cet « Autre », qu'il se met à son service.

II. **La pensée de Montaigne au service de la civilisation amérindienne**

(contrairement à l'affirmation de Todorov)

= Exploration « généreu[se] » de l'Autre par Montaigne

Pour nuancer l'opinion de Todorov, on peut avancer que « l'Autre » y « trouve [aussi] son compte » en étant véritablement « perçu » et « connu » par Montaigne, d'abord, et par son lectorat, ensuite, grâce à ses *Essais*. Les « habitants du Nouveau Monde » sont aussi présentés « pour eux-mêmes ».

A. L'Autre et ses qualités créatrices

Preuve : Le philosophe vante leur art. Les Amérindiens sont profondément admirés par Montaigne pour leurs avancées techniques et artistiques.

Exemples :

- Selon Montaigne, qui a « assez de commerce avec la poésie pour juger ceci », leur chanson est tout à fait anacréontique, ce qui est compliment de sa part et la reconnaissance des qualités artistiques des Amérindiens. Il estime aussi que leur « langage » est « doux » et « a le son agréable ». (*Cannibales*, p.49)
- Montaigne est également fasciné par « L'épouvantable magnificence des villes de Cusco et de Mexico ». Il vante le jardin du roi de Mexico et ses sculptures en or de tous les fruits de la création, « la beauté de leur ouvrages, en pierrerie, en plume, en coton, en la peinture ». (*Coches*, p.95)
- Il s'extasie encore devant leurs infrastructures, que ce soit leurs routes pavées, leurs murailles ou leurs palais. (*Coches*, p.111-113)

B. L'Autre et ses qualités morales

Preuve : Pour Montaigne, les Amérindiens ont toutes les qualités morales.

Exemples :

- Montaigne admire les prisonniers faisant preuve de bravoure jusqu'au bout face à leurs geôliers : « de vrai, ils ne cessent, jusqu'au dernier soupir, de les braver et défier de parole et de contenance » (*Cannibales*, p.47) + « cette ardeur indomptable de quoi tant de milliers d'hommes, femmes et enfants » sont capables (*Coches*, p.97).
- Il vante « la dévotion, observance des lois, bonté, libéralité, loyauté, franchise » des « cannibales » (*Coches*, p.95).

C. L'Autre et ses qualités intellectuelles

Preuve : Montaigne donne « généreu[sement] la parole à « l'Autre » dans ses *Essais*.

Exemples :

- Lors de la visite de trois Indiens à Rouen, le roi leur parle et on leur demande « leur avis » sur ce qu'ils ont vu. Ils « répond[ent] trois choses ». Puis, lorsque Montaigne peut s'entretenir avec « l'un d'eux », celui-ci présente sa propre civilisation (*Cannibales*, p.49).
- Les Amérindiens maîtrisent aussi bien la rhétorique que les Européens : « La plupart de leurs réponses, et des négociations faites avec eux, témoignent qu'ils ne nous devaient rien en clarté d'esprit naturelle et en pertinence ». (*Coches*, p. 95)
- Montaigne rapporte intégralement leur « réponse » de plus de vingt lignes au *requerimiento* des Espagnols. (*Coches*, p.101-103).
- Il donne également la parole au roi de Mexico qui, souffrant la torture d'être brûlé vif par les conquérants européens, a encore la force de dire « d'une voix rude et ferme : "Et moi, sui-je dans un bain [...] ?" » (*Coches*, p.105)

Transition :

Si Montaigne « fait l'éloge » de « ses propres valeurs » à travers son évocation des Amérindiens, il voue également une admiration sincère pour ces peuples qu'il découvre. En les mettant à l'honneur dans deux chapitres de ces *Essais*, il leur donne la parole et sert leur cause.

Ce qui peut donner l'impression que Montaigne, en évoquant les Amérindiens, écrit pour son propre « compte », c'est parce qu'il considère ce nouveau monde comme un monde « frère », cet « Autre » comme un autre-lui-même. Le philosophe se désole alors de la tournure que prend cette « rencontre » entre deux mondes pourtant frères.

III. « Montaigne (…) incontestablement mû par un élan » pessimiste

(dépassement de l'opposition proposée par Todorov)

= **Déploration de Montaigne avec et pour l'Autre**

« Montaigne est incontestablement mû par un élan » pessimiste car il se rend compte que c'est en réalité ce qui fonde l'humanisme (« sa philosophie », mais aussi les « valeurs » de cet « Autre » qui est sa « moitié ») qui « n'est en fait jamais perçu ni connu ».

A. Un regret : la rencontre fantasmée entre les « cannibales » et les Anciens

Preuve : Montaigne aurait rêvé que ce Nouveau monde soit plutôt découvert par les Anciens, qui auraient été à même de mieux les comprendre.

Exemples :

- Les Amérindiens auraient été « capables de troubler César même » (*Coches*, p.97).
- « Que n'est tombée sous Alexandre ou sous ces anciens Grecs et Romains une si noble conquête », déplore Montaigne. Il est convaincu que les Anciens auraient pu « mêl[er] les vertus Grecques et Romaines aux originelles du pays ! » (*Coches*, p.99) Il se prend à rêver ce dialogue virtuel entre ces deux cultures qu'il admire et le foisonnement d'exclamatives témoigne à la fois de la grande émotion que lui inspire cette rencontre imaginaire et de la déception ressentie par Montaigne face à la réalité.

B. La peine face à l'ignorance que ces deux mondes sont frères

Preuve : Montaigne déplore que le fratricide prenne le pas sur la fraternité qui aurait dû unir les mondes américain et européen.

Exemples :

- Selon Montaigne, ces deux mondes sont « frères » et l'ancien monde traite bien mal celui qui est « si nouveau et si enfant, qu'on lui apprend encore son a, b, c » (*Coches*, p.93). En employant le lexique de l'enfance, le philosophe crée un effet pathétique et suscite la pitié de son lectorat.
- Pour lui, ces deux mondes ne font même qu'un, ils sont les deux « membre[s] » d'un même « univers » et il déplore la « paralysie » vers laquelle ils tendent (*Coches*, p.93).

C. La reconnaissance des limites de l'humanisme

Preuve : Montaigne ne défend pas ses valeurs par principe. Il se pose en ethnologue. À la découverte des Indiens, il n'hésite donc pas à remettre en question les valeurs de l'humanisme.

Exemples :

- De manière surprenante pour un humaniste, qui prône habituellement la culture et le progrès, Montaigne rejette le savoir ou « l'art » au bénéfice de la nature : « Ce n'est pas raison que l'art gagne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère nature ». Selon lui, la nature doit prévaloir sur l'art et les créations humaines. (*Cannibales*, p.25)
- Montaigne se démarque de la tradition humaniste en reprochant à la connaissance et au progrès son manque de « pureté » et leur échec à nous rendre heureux : « partout où [la] pureté [de la nature] reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises ». (*Cannibales*, p.25) Ce lexique péjoratif caractérisant les entreprises humaines met en évidence l'absurdité et la futilité de ce qui s'oppose à la nature.
- Montaigne cite des vers de Properce qui souligne la suprématie de la nature sur la culture : « Et les oiseaux, sans art, on un chant plus doux » (*Cannibales*, p.25).
- Montaigne constate que « cet autre monde ne fera qu'entrer en lumière, quand le nôtre en sortira », mais il est encore plus pessimiste parce que, contrairement au cours naturel des choses, l'« univers tombera en paralysie » car « notre monde » aura « bien fort hâté sa déclinaison et sa ruine » (*Coches*, p.93).
- Cette réflexion est liée au chaos des guerres civiles qui sévissent en France au moment de l'écriture des *Essais* et qui marquent profondément Montaigne, dans sa vie comme dans son œuvre, y compris dans les chapitres pourtant consacrés à ses « cannibales ». En cette période troublée, les questionnements sur l'éphémère de la vie humaine rejoignent une méditation morale et religieuse, empreinte de mélancolie (manuel de français, p.42). Et l'on sent pointer chez Montaigne les prémices du baroque, mouvement qui traduit notamment un sentiment d'instabilité du monde, suite aux nombreux conflits qui ont bouleversé la France, mais aussi l'Europe (manuel de français, p.41).

Éléments pour l'ouverture en conclusion

Montaigne livre ainsi un éloge de la nature et du naturel, en opposition aux préjugés de son époque, selon lesquels la culture et la civilisation sont indispensables à l'homme pour une heureuse condition humaine. Montaigne considère plutôt la simplicité et l'authenticité comme source de bonheur.

L'idée que les progrès de la civilisation sont en réalité des méfaits sert de fondement au mythe du « bon sauvage », qui sera repris bien plus tard, au XVIIIe siècle, par exemple par Rousseau dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), où il soutient que l'état originel de l'homme le conduit à la vertu et au bonheur, puisqu'il ignore le mal.